

1855 - 1944

Rachou, peintre oublié du Capitole

Portraitiste et collectionneur, le Toulousain Henri Rachou a aussi dirigé et réorganisé le musée des Augustins et l'École des Beaux-Arts durant plusieurs décennies. Oublié de sa ville natale, elle lui doit néanmoins beaucoup.

[Texte : Santiago Mendieta. Photos : DR, Isdat, archives municipales Toulouse.]

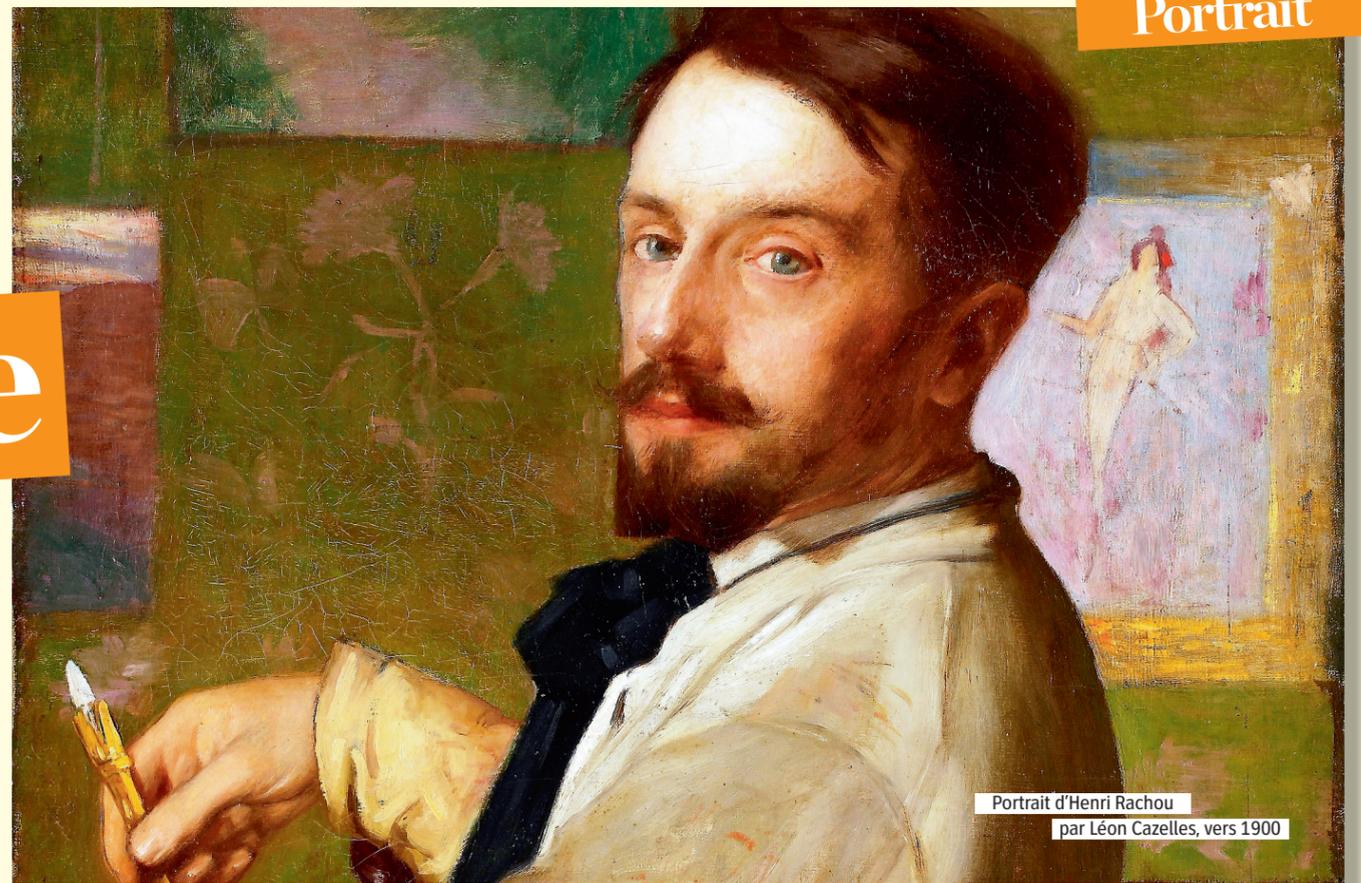
Une vie dédiée à l'art

Il a marqué de son sceau les institutions artistiques de Toulouse. Henri Rachou a été peintre portraitiste à Montmartre, ami de jeunesse de Toulouse-Lautrec, collectionneur passionné, à la fois conservateur du musée des Augustins et dirigeant de l'École des Beaux-Arts de la Ville rose. Longévité exceptionnelle pour un homme prudent, travailleur, qui a peu produit d'œuvres, davantage porté sur l'académisme que sur l'avant-garde. Son inspiration, il la cherche dans les paysages et monuments emblématiques de sa ville natale : cloîtres, quais de Garonne, clochers, passé médiéval ou militaire... Henri Rachou naît dans un milieu aisé, le 16 juin 1855, au sein du prestigieux hôtel d'Assézat où loge la famille de sa mère, Féline Commez. Son père, Jacques Rachou, négociant bayonnais, devient banquier. Peu disposé à reprendre l'affaire paternelle laissée à ses deux frères aînés, le jeune Henri fait ses gammes à l'École des Beaux-Arts, sous l'influence des maîtres Jules Garipuy et Jules de Lacger. Son apprentissage se poursuit dès 1878 à l'atelier de Léon Bonnat, portraitiste du Tout-Paris bourgeois, puis à Montmartre dans celui de Fernand Piestre dit Cormon. Ce dernier en fait même son second qui supervise les travaux de ses condisciples. Voyage en Algérie, visite des grands musées européens de peinture... À Albi, il rencontre un juvénile Henri de Toulouse-

Lautrec (1864-1901) qu'il recommande pour entrer à l'atelier Bonnat. C'est le début de leur amitié.

Portraitiste de talent

Classique dans ses goûts, Rachou vénère l'art gothique tandis que Lautrec se passionne pour Degas, Manet et les impressionnistes. Tous deux sont collectionneurs avec un attrait pour l'art japonais. Rachou se situe à l'écart des grands courants, partisan des portraits et d'une peinture contemplative. À l'opposé de Lautrec qui dessine, peint avec virtuosité et raffole des ambiances de cabaret ou de boudoir qui font sa renommée. L'enfant d'Albi est alors connu pour ses facettes, chansons et boutades qui animent les cours de peinture. Rachou l'héberge et les deux amis font le portrait de l'autre. Henri rencontre à l'atelier une jeune fille douée peignant des natures mortes, Marguerite Ymart, née Victorine et native de Castres, qu'il épouse en 1905. L'artiste, qui revient souvent sur ses terres occitanes, y obtient la reconnaissance en 1902 avec sa toile représentant Paule de Viguier. Surnommée la Belle Paule, on la célèbre pour sa grande beauté. Sur ordre des capitouls en 1533, elle devait paraître à son balcon pour y être admirée par la population. Rachou la peint avec, en arrière-plan, la cour et la tour de l'hôtel d'Assézat, où il a passé son enfance...



Portrait d'Henri Rachou par Léon Cazelles, vers 1900

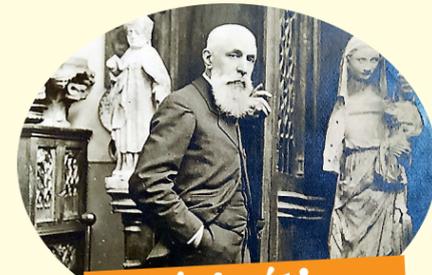


LE SAVIEZ-VOUS ?

Illustrateur de La Dépêche
Ami d'Arthur Huc, rédacteur en chef et codirecteur de La Dépêche, Henri Rachou sera choisi pour illustrer les calendriers du journal. Une collaboration qui va durer pendant treize années de 1901 à 1914. Ainsi, « La belle Paule », huile sur toile peinte en 1902 (et exposée aujourd'hui en salle des Illustres au Capitole de Toulouse, voir encadré) est reprise pour illustrer le calendrier de l'année 1903. Les deux hommes ont noué des liens d'amitié sincère, sur fond d'une même passion pour l'art. Ils travailleront ensemble lorsque ce dernier sera conservateur du musée Saint-Raymond à Toulouse.

Dirigeant de musées

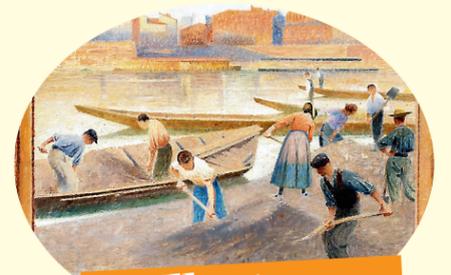
Artiste reconnu, bénéficiant de la commande publique, d'une clientèle privée, Henri connaît des soucis d'argent, ses deux frères ont dilapidé l'héritage familial. Après vingt ans passés à Montmartre, retour à Toulouse en 1903 comme conservateur du musée des Augustins. Il réforme l'institution (l'entrée devient payante), réaménage les collections, fait face à des toitures qui fuient pour un salaire annuel de 1 000 francs. On parle de sacerdoce... De janvier 1905 à fin 1911, il dirige en parallèle le musée Saint-Raymond d'archéologie antique. Puis est nommé sous-directeur en 1906 de l'École des Beaux-Arts. Débordé par ses multiples charges, il cède la direction du musée archéologique, mais conserve les Augustins jusqu'en 1941. Collectionneur d'art, sa maison atelier du Busca, disparue en 1970, non loin de la prison Saint-Michel, déborde de statuettes, tableaux, meubles et objets médiévaux, estampes... Son décès le 1er décembre 1944 à 89 ans, passe quasi inaperçu. La moitié de sa collection est plus tard cédée au musée Toulouse-Lautrec d'Albi par son fils adoptif, l'autre moitié est vendue au plus offrant. Il faut attendre juin 2021 pour qu'une exposition, organisée au Musée du pays de Cocagne à Lavaur (Tarn), rende enfin justice à son œuvre et à son legs.



Péripéties

Mandat aux Beaux-Arts

Au cours du mandat de Rachou à la direction des Beaux-Arts de Toulouse, de 1906 à 1933, petite révolution : les jeunes filles dès 15 ans y font leur entrée en février 1912. Lors de la guerre de 1914-1918, les locaux sont transformés en hôpital militaire. Les cours continuent ailleurs mais 117 élèves sont morts au combat... Après-guerre, outre l'art classique, s'ouvre une section professionnelle destinée aux artisans et ouvriers manuels. Henri Rachou possède un vrai talent pour naviguer entre controverses, débats et manque de crédits. En 1921, il succède au peintre Jean-Paul Laurens à la direction des Beaux-Arts, après son décès. À lire : « Henri Rachou, l'ami de Lautrec » (catalogue, Musée du pays de Cocagne, Lavaur, 2021).



Illustres

Les toiles du foyer buvette

Outre « La Belle Paule » à la salle des Illustres et la décoration peinte du discret Salon rouge, Henri Rachou réalise en 1908 trois toiles pour le foyer buvette du théâtre du Capitole : les ouvriers déchargeant le sable sur les quais de Garonne, les lingères, ainsi qu'une allégorie pour le plafond : neuf muses entourant une femme représentant la ville, accompagnées de la légendaire Clémence Isaure et de la Belle Paule. Exposées à Paris, ces œuvres sont ensuite posées en octobre 1913. L'incendie d'une partie du théâtre le 10 août 1917 n'atteint pas les peintures, déposées puis réinstallées après six ans de chantier. En 1950, lors d'une nouvelle décoration du théâtre, elles sont enlevées. Considérées comme perdues, elles sont retrouvées enroulées et très abîmées aux Augustins.